

Ce que les féminismes font à la métaphysique

MétaphysiqueS

*Collection dirigée par
Élie During, Tristan Garcia,
Patrice Maniglier et David Rabouin*

Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Nanterre

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé
à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN 978-2-13-087886-5

ISSN 2104-6387

Dépôt légal — 1^{re} édition : 2026, mai
© Presses Universitaires de France, 2026
5, allée de la 2^e DB, 75014 Paris

Sous la direction de
Jeanne Etelain

Ce que les féminismes font à la métaphysique

Anthologie des nouveaux matérialismes



INTRODUCTION

Jeanne ETELAIN

LES NOUVEAUX MATÉRIALISMES EN FRANCE

Au tournant du ^{xxi}^e siècle, un ensemble foisonnant de théories a commencé à s'agréger sous un nom intrigant : les *nouveaux matérialismes*. Leur pari ? Ramener la métaphysique au cœur des débats contemporains, en repensant la matière non comme simple décor, mais comme actrice à part entière des mondes sociaux et politiques. Que devient la théorie critique si l'on prend au sérieux l'activité propre de la matière – sa « puissance d'agir » (*agency*) – au même titre que celle des humains ? De Karen Barad à Jane Bennett en passant par Rosi Braidotti, Elizabeth Grosz ou Stacy Alaimo, ce courant appelle à renouer le dialogue entre sciences sociales, philosophie et sciences de la nature pour mieux saisir les réalités contemporaines : crise écologique, identités de genre, capitalisme biopolitique.

En France, la réception de ces théories reste paradoxale. Elles suscitent des réactions vives – voire franchement hostiles, comme en témoigne la charge d'Andreas Malm dans *Avis de tempête*¹ – tout

1. Andreas Malm, *Avis de tempête. Nature et culture dans un monde qui se réchauffe*, Paris, La Fabrique, 2023, voir en particulier le chapitre 3.

en demeurant largement méconnues. Peu de textes sont accessibles en français, et ce déficit de traduction trahit souvent une ignorance des enjeux véritables de ce courant¹. C'est d'autant plus surprenant que la France a été, historiquement, un bastion du matérialisme, qu'il s'agisse de sa version naturaliste des Lumières ou de sa version politique au xx^e siècle². Les nouveaux matérialismes n'hésitent pas d'ailleurs à se référer à ces traditions malgré leur grande diversité, que ce soit pour s'en réclamer ou, au contraire, s'en démarquer³. Leur nouveauté tient peut-être moins à une rupture qu'à un travail de recomposition : ils puisent librement dans toutes sortes de matérialismes pour répondre aux impasses d'une théorie critique perçue comme trop idéaliste car culturaliste. Rappelons peut-être que les matérialismes désignent des thèses métaphysiques monistes qui affirment que rien n'existe en dehors de la matière, que tout est matériel, y compris ce que nous prenons pour des idéalités comme l'âme, la conscience ou la pensée. Toute la question porte évidemment

1. Parmi les rares traductions existantes, on soulignera le travail d'Emma Bigé qui a traduit Astrida Neimanis, « Hydroféminisme. Devenir un corps d'eau » (avec Ambre Petitcolas), *Les cahiers mésozoaires*, n°0, décembre 2021, ainsi que Karen Barad, « Trans/Matières/Réalités » (avec Mona Gérardin-Laverge), *Multitudes*, n°82, avril 2021. Plusieurs textes de Karen Barad ont été traduits et réunis dans *Frankenstein, la grenouille et l'électron : les sciences et la performativité queer de la nature*, trad. Luigi Balice et Christophe Degoutin, Asinamali, 2023. Son ouvrage majeur, *Meeting the Universe Halfway* a été traduit par Denis Petit et publié en quatre tomes par l'Unebèvue entre 2020 et 2023. On notera aussi l'existence de séminaires, conférences et numéros de revue consacrés en partie aux nouveaux matérialismes dont, entre autres : « Environmental Humanities and New Materialisms », colloque international, 7-9 juin 2017, Paris, organisé par le réseau COST New Materialism ; « Matérialismes féministes », journée d'études, 8 décembre 2017, Paris, organisé par Maxime Cervulle et Isabelle Clair ; « Féminismes matérialistes », colloque, 15-16 octobre 2020, Paris, organisé par Audrey Benoit, Marie Garrau, Mona Gérardin-Laverge et Mickaëlle Provost ; « Matières vivantes », Amina Damerджи, Anthony Pecqueux et Matthieu Renault (dir.), *Tracés. Revue de sciences humaines*, n°40, 2021.

2. Pour une histoire du matérialisme, on pourra se référer à Charles T. Wolfe, *Lire le matérialisme*, Lyon, ENS Éditions, 2020, dans lequel l'auteur consacre un chapitre aux nouveaux matérialismes (chap. 8). Charles T. Wolfe fait partie des personnes qui restent sceptiques quant à l'originalité de ce courant : voir aussi Charles T. Wolfe, « Le parti pris des choses : sur quelques apories onto-épistémiques du *new materialism* », *Socio-anthropologie*, n°49, 2024, p. 157-175.

3. Par exemple, Jane Bennett se réclame d'un matérialisme à la « Démocrite-Épicure-Spinoza-Diderot-Deleuze » plutôt que d'un matérialisme à la « Hegel-Marx-Adorno », ce qui ne l'empêche pas de s'appuyer sur le matérialisme aléatoire d'Althusser et même sur la dialectique négative d'Adorno pour faire avancer ses propositions théoriques. Voir Jane Bennett, *Vibrant Matter. A Political Ecology of Things*, Durham, Duke University Press, 2010, p. XIII.

sur ce que nous entendons par matière : parle-t-on des atomes, de la substance étendue, des conditions d'existence, d'un substrat métaphysique ?

L'autre raison pour laquelle on pourrait s'étonner que les nouveaux matérialismes aient été peu traduits en langue française est que cette dernière a été l'un des théâtres du renouveau de la métaphysique contemporaine au tournant des années 2010, avec l'émergence du réalisme spéculatif et des ontologies orientées objet¹. Pourtant, comme l'ont fait remarquer de rares commentateurs comme Frédéric Neyrat et Frédéric Bisson², les nouveaux matérialismes incarnent une seconde voie de sortie du problème de la corrélation, défini comme « l'idée suivant laquelle nous n'avons accès qu'à la corrélation de la pensée et de l'être, et jamais à l'un de ces termes pris isolément³ ». Là où le réalisme spéculatif et les ontologies orientées objet revendiquent un accès direct de la pensée à l'être, les nouveaux matérialismes prennent la corrélation elle-même pour la seule réalité : ils absolutisent la corrélation. Penser, c'est être ; être, c'est penser. Les nouveaux matérialismes rejoignent ainsi la critique de la représentation que l'on trouve dans d'autres courants contemporains, comme le tournant ontologique de l'anthropologie, avec lequel ils partagent de nombreuses affinités⁴.

1. Le réalisme spéculatif a connu un écho particulier en France autour de figures comme Quentin Meillassoux, avec *Après la finitude. Essai sur la nécessité de la contingence*, Paris, Seuil, 2012, ou Tristan Garcia, avec *Forme et Objet*, Paris, Puf, 2011, puis *Laisser être et rendre puissant*, Paris, Puf, 2023. Quant aux ontologies orientées objet (*Object-Oriented Ontology*, OOO) développées notamment par Graham Harman, Levi Bryant ou Timothy Morton, elles revendiquent une métaphysique décentrée de l'humain, en affirmant l'autonomie ontologique des objets indépendamment de toute relation à un sujet percevant. Pour un panorama et un traitement philosophique de ces courants, voir Emmanuel Alloa et Elie During (dir.), *Choses en soi. La métaphysique du réalisme*, Paris, Puf, 2018. On remarquera que dans cet ouvrage, pourtant riche, il n'est jamais question des nouveaux matérialismes ou des auteures qui leur sont associés, alors même que Karen Barad qualifie explicitement sa philosophie de « réalisme agentiel ».

2. Frédéric Neyrat et Frédéric Bisson, « Enquête sur le nouveau champ spéculatif », *Multitudes*, n°65, 2016, p. 31-41.

3. Quentin Meillassoux, *Après la finitude*, op. cit., p. 18.

4. La critique porte sur l'idée qu'il y aurait d'un côté des visions du monde différentes (des cultures), mais de l'autre un seul monde réel (la nature) que chacune interpréterait à sa manière – mais dont la science moderne occidentale fournirait, finalement, la seule connaissance véritablement objective. Le tournant ontologique affirme au contraire qu'il n'est pas possible de séparer radicalement nature et culture, car cette distinction elle-même est propre à l'ontologie occidentale moderne. Il soutient qu'il existe non pas une seule réalité perçue de différentes façons, mais que les manières de décrire et de connaître la réalité sont indissociables.

Enfin, une dernière raison pour laquelle l'absence de traduction française des nouveaux matérialismes peut surprendre tient au fait que ces courants puisent largement dans la philosophie française contemporaine. Nombre de leurs figures majeures revendiquent une filiation intellectuelle avec des philosophes comme Henri Bergson, Gilles Deleuze, Michel Foucault, Jacques Derrida ou encore Luce Irigaray. Ce lien peut paraître paradoxal dans la mesure où ces figures ne sont pas généralement associées à une pensée matérialiste au sens classique du terme, c'est-à-dire centrée sur une conception naturaliste, physique ou économique de la matière¹. Pourtant, les nouveaux matérialismes peuvent être lus comme une tentative de réélaborer certains motifs du poststructuralisme français dans une perspective matérialiste renouvelée, en rupture avec ce que certains perçoivent comme les limites idéalistes du « tournant linguistique » des années 1980-1990. Cette critique vise notamment les formes de constructivisme social qui, selon leurs adversaires, tendraient à réduire le réel à ses médiations discursives, au détriment de ses dimensions corporelles, affectives ou environnementales.

Le décalage frappant entre la virulence de certaines polémiques et l'absence presque totale de traduction des textes fondateurs soulève une question simple : de quoi parle-t-on, exactement, lorsqu'on parle des nouveaux matérialismes ? Les noms d'Elizabeth Wilson, Nancy Tuana et Stacy Alaimo restent largement inconnus en France, alors même que leurs théories ont contribué à structurer certains des débats philosophiques les plus vifs des deux dernières décennies, en particulier autour des tensions entre écomarxisme et latourisme². Le fait que ce courant soit majoritairement féminin et queer n'est peut-être pas étranger à leur réception différée, sinon disqualifiée, et doit nous mettre la puce à l'oreille quant aux risques d'injustice épistémique. Tobias Skiveren souligne effectivement le caractère genré de ces polémiques, où des courants valorisant le conflit, l'adversité et la confrontation

des manières de faire monde et d'exister. Voir Baptiste Gille, « L'onto-hétérologie : La chose en soi des anthropologues », in Emmanuel Alloa et Elie During, *Choses en soi, op. cit.*, p. 447-462 ; ainsi que Patrice Maniglier, « La vérité des autres : discours de la méthode comparée », in *Choses en soi, op. cit.*, p. 463-478.

1. Sur le matérialisme de Deleuze et Derrida, voir Pheng Cheah, « Non-Dialectical Materialism », *Diacritics*, vol. 38, n° 1/2, 2008, p. 143-152.

2. Voir, par exemple, Guillaume Coissard, « Pour un matérialisme complet : réconcilier écomarxisme et nouveaux matérialismes », *Terrestres*, 15 juin 2025, en ligne : <https://www.terrestres.org/2025/06/15/pour-un-materialisme-complet/>.

voient dans les nouveaux matérialismes des idées empreintes de bons sentiments – marquées par une attention au vivant, à la littérature, aux affects, etc. – qui sont, au mieux, politiquement inoffensives, au pire, complices de l'idéologie bourgeoise néolibérale¹.

En traduisant et en réunissant certains textes décisifs, cette anthologie vise à combler un manque, mais aussi à clarifier les termes du débat. Elle propose de les replacer dans leur contexte d'émergence, notamment au sein des études féministes. L'objectif n'est pas d'en faire l'apologie, mais de rendre justice à leur potentiel théorique, en les exposant à une discussion informée, rigoureuse, et, espérons-le, moins caricaturale.

TROUBLE DANS LA MATIÈRE²

Plutôt que de les aborder comme un courant unifié, il semble plus pertinent de considérer les nouveaux matérialismes comme appartenant à un « moment philosophique³ », c'est-à-dire à une constellation d'œuvres singulières et parfois divergentes qui partagent néanmoins un problème commun suscité par des enjeux contemporains, tels que les identités de genre ou la crise écologique. Ce moment prend naissance dans la seconde moitié des années 1990 au sein de foyers théoriques situés principalement en Australie, aux États-Unis et en Europe du Nord. Selon Rick Dolphijn et Iris van der Tuin⁴, les premiers appels explicites à « un nouveau matérialisme » apparaissent

1. Tobias Skiveren, « Écomarxisme contre nouveau matérialisme : l'art d'inventer un adversaire », *Terrestres*, 6 février 2024, en ligne : <https://www.terrestres.org/2024/02/06/eco-marxisme-contre-nouveau-materialisme-lart-dinventer-un-adversaire/>.

2. J'emprunte l'expression à Audrey Benoit, *Trouble dans la matière. Pour une épistémologie matérialiste du sexe*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2019. Toutefois, les nouveaux matérialismes ne font pas partie des corpus analysés par l'auteur, et la thèse défendue d'un « matérialisme constructiviste » (p. 207) ou « discursif » (p. 337) rejoint les positions de Judith Butler discutées ci-après.

3. Notion empruntée à Frédéric Worms, *La Philosophie en France au xx^e siècle*, Paris, Gallimard, 2009.

4. Rick Dolphijn et Iris van der Tuin (dir.), *New Materialism: Interviews and Cartographies*, Ann Arbor, Open Humanities Press, 2012.

de manière isolée chez la philosophe italo-australienne Rosi Braidotti et le philosophe mexicain-américain Manuel DeLanda. Mais c'est au tournant des années 2000 que la formulation d'un problème commun autour de la matière se constitue véritablement avec trois études importantes consacrées à la publication de plusieurs ouvrages d'autrices féministes¹. Enfin, l'étiquette universitaire de « nouveaux matérialismes » se stabilise au début des années 2010 avec la parution de trois ouvrages collectifs anglophones de référence².

Dans cette perspective « problématisante », il semble important de resituer les nouveaux matérialismes là où ils comptaient d'abord produire leurs effets, à savoir dans le champ des études féministes³. La constitution d'un problème autour de la matière et l'appel à un nouveau matérialisme émergent des débats féministes portant sur le statut du corps, et corrélativement sur les sciences qui l'étudient, en premier lieu la biologie, dans la production des phénomènes sociaux, et en particulier dans la fabrication du genre, en réponse au « matérialisme manqué⁴ » de Judith Butler. Ces débats, d'abord centrés sur la nature du corps et le statut des sciences biologiques, se sont progressivement élargis à la question de la matière en général et de son rôle dans la formation du monde social. Ce déplacement a favorisé l'extension du questionnement vers d'autres domaines, notamment les études queers, les STS (*science and technology studies*) et les

1. En 1996, « Mattering », de Pheng Cheah (in *Diacritics*, vol. 6, n° 1, p. 108-139), qui fait une recension croisée de *Bodies That Matter: On the Discursive Limits of "Sex"* de Judith Butler publié en 1993 et de *Volatile Bodies: Toward a Corporeal Feminism* d'Elizabeth Grosz publié en 1994. En 2002, la recension de Mariam Fraser intitulée « What Is the Matter of Feminist Criticism? » (in *Economy and Society*, vol. 31, n° 4, p. 606-625), qui parcourt la question du statut de la nature, du corps et de la matière dans les œuvres de Simone de Beauvoir, Elizabeth Grosz, Judith Butler, Karen Barad et Vicki Kirby dans un débat autour de l'essentialisme. En 2004, la recension de Myra Hird intitulée « Feminist Matters: New Materialist Considerations of Sexual Difference » (in *Feminist Theory*, vol. 5, n° 2, p. 223-232) propose une recension croisée de *A Thousand Years of Nonlinear History* (1997) de Manuel De Landa, *What is Sex?* (1997) de Lynn Margulis et Dorian Sagan, de *Neural Geographies. Feminism and the Microstructure of Cognition* (1998) de Elizabeth Wilson, et *Deleuze and Feminist Theory* (2000) dirigé par Ian Buchanan et Claire Colebrook.

2. Stacy Alaimo et Susan Heckman (dir.), *Material Feminisms*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 2008 ; Diane Coole et Samantha Frost (dir.), *New Materialisms: Ontology, Agency, and Politics*, Durham/Londres, Duke University Press, 2010 ; Rick Dolphijn et Iris van der Tuin (dir.), *New Materialism*, op. cit.

3. Parmi les figures connexes des nouveaux matérialismes, on pourrait citer Donna Haraway et Isabelle Stengers via la filiation féministe des STS, mais également Catherine Malabou (proche de ces débats via son concept de plasticité).

4. Rick Dolphijn et Iris van der Tuin (dir.), *New Materialism*, op. cit., p. 48.

humanités environnementales. Les nouveaux matérialismes sont une parfaite illustration de ce que les débats féministes peuvent apporter à la philosophie : non seulement un renouvellement des problématiques politiques ou épistémologiques – ce qui est plus habituel –, mais aussi une intervention directe sur des questions métaphysiques.

Il n'est guère besoin de rappeler la surreprésentation persistante des hommes dans le champ de la métaphysique, y compris dans son renouveau contemporain¹. Cette asymétrie n'est pas seulement une affaire de contingence sociohistorique : elle est renforcée – voire structurée – par un ensemble de connotations de genre qui affectent la perception même des disciplines. À la métaphysique, perçue comme le domaine de la pensée la plus abstraite, spéculative, conceptuelle, s'attache l'imaginaire du masculin. À l'inverse, le concret, le sensible, l'incarné, souvent mobilisés pour disqualifier certaines formes de pensée comme trop subjectives ou anecdotiques, sont culturellement associés au féminin. De la même manière que les mathématiques ou la physique sont encore perçues comme « masculines », tandis que la littérature ou les arts seraient plus « féminins », la métaphysique, au sein d'une philosophie elle-même souvent codée comme masculine par rapport aux autres disciplines en sciences humaines et sociales, est encore plus étroitement alignée sur le pôle masculin que ne l'est, par exemple, l'esthétique. Ce n'est pas l'un des moindres mérites du courant des nouveaux matérialismes que de mettre, si l'on ose dire, les pieds du féminisme dans le plat de la métaphysique.

Pour le résumer un peu schématiquement, tout commence quand les féministes néomatérialistes – à la tête desquelles on trouve Vicki Kirby, Elizabeth Grosz et Elizabeth Wilson – ont reproché à Judith Butler, et plus généralement aux féministes du genre, d'avoir réduit

1. Pour une mise en perspective critique des conditions d'exclusion, de marginalisation et de reconnaissance des femmes dans la discipline philosophique – notamment dans le champ métaphysique – ainsi que des relectures féministes et des tentatives de transformation de la philosophie, voir notamment Annabelle Bonnet, *La barbe ne fait pas le philosophe. Les femmes et la philosophie en France (1880-1949)*, Paris, CNRS Éditions, 2022 ; Laurence Devillairs et Laurence Hansen-Løve (dir.), *Ce que la philosophie doit aux femmes*, Paris, Robert Laffont, 2024 ; Isabelle Stengers et Vinciane Despret (dir.), *Les Faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée ?*, Paris, La Découverte, 2011 ; Catherine Malabou, *Changer de différence. Le féminin et la question philosophique*, Paris, Galilée, 2009 ; Katrina Hutchison et Fiona Jenkins (dir.), *Women in Philosophy: What Needs to Change?*, New York, Oxford University Press, 2013 ; ainsi que l'essai satirique de Frédéric Pagès, *La Philosophie ou l'art de clouer le bec aux femmes*, Paris, Mille et une nuits, 2006. Voir aussi la tribune « Combien de philosophEs ? », *Libération*, 16 octobre 2018, en ligne : https://www.liberation.fr/debats/2018/10/16/combien-de-philosophes_1685772/.

la question du corps à un simple effet de construction sociale reproduisant un partage binaire nature/culture que ces théories prétendaient pourtant critiquer et dépasser. En effet, Butler, dans son ouvrage célèbre, *Trouble dans le genre*, remet profondément en cause la distinction traditionnelle entre sexe et genre, distinction qui constituait jusqu'alors un fondement des analyses féministes classiques : le sexe étant considéré comme une catégorie biologique, et le genre, comme une construction psychosociale. Butler renverse cette opposition en soutenant non seulement que les identifications comme « homme », « femme » ou autres sont des performances normatives auxquelles les individus s'efforcent de se conformer, mais surtout que le corps lui-même n'existe pas en dehors de ces normes sociales, que la différence entre « genre social » et « sexe biologique » est elle-même une invention culturelle. Il en résulte que nous n'avons pas d'accès direct au corps en dehors des catégories qui le produisent socialement, de telle sorte que le sexe est en fait lui-même un effet du genre :

Et, au fond, qu'est-ce que le « sexe » ? Est-il naturel, anatomique, chromosomique ou hormonal, et comment faire pour analyser d'un point de vue féministe les discours scientifiques qui entendent nous le prouver « faits » à l'appui ? Le sexe a-t-il une histoire ? Est-ce que chacun des deux sexes a une ou des histoires différentes ? Y a-t-il une histoire de la manière dont la dualité du sexe fut établie ? Une généalogie qui permette de démontrer que cette dualité est une construction variable dans le temps et l'espace ? Les faits prétendument naturels du sexe sont-ils produits à travers différents discours scientifiques qui servent d'autres intérêts, politiques et sociaux ? Et si l'on mettait en cause le caractère immuable du sexe, on verrait peut-être que ce que l'on appelle « sexe » est une construction culturelle au même titre que le genre ; en réalité, peut-être le sexe est-il toujours déjà du genre et, par conséquent, il n'y aurait plus vraiment de distinction entre les deux¹.

Ici, Butler s'inscrit dans la lignée des enquêtes généalogiques sur le sexe et la sexualité, qui mettent l'accent sur la dimension socio-historique aussi bien des concepts comme le sexe et la sexualité que des faits eux-mêmes, et dont les plus célèbres sont celles de Michel Foucault, Thomas Laqueur et Anne Fausto-Sterling. Ces travaux ont

1. Judith Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. C. Kraus, Paris, La Découverte, 2005, p. 68-69.

été très importants pour historiciser – et politiser – les savoirs scientifiques et les données empiriques. Ils reposent sur une remise en cause d'un réalisme naïf que l'on pourrait caractériser ainsi : il existerait une réalité fixe, immuable, universelle ; qui serait indépendante de nos représentations et de nos conceptions ; dont il n'existerait qu'une seule description vraie ; à laquelle la science moderne nous donnerait accès grâce à ses méthodes objectives ; reposant sur une correspondance adéquate entre nos théories et les faits. Par exemple, le sexe serait un fait biologique qui existerait dans la nature sans que les discours ou croyances humaines puissent l'altérer, et la biologie pourrait nous en révéler la vérité par des méthodes rigoureuses. Butler et les autres opposent à cette vision un constructivisme social selon lequel les faits que nous prenons pour naturels comme le sexe biologique ne précèdent pas les discours, pratiques et institutions qui les produisent. Autrement dit, il n'y a pas un corps « brut » ou une donnée biologique qui existerait avant toute interprétation sociale. C'est en ce sens qu'il n'y a pas de sexe en dehors du genre.

Mais du point de vue des néomatérialistes, le problème du constructivisme social est qu'il prend le risque de glisser vers une forme d'idéalisme discursif, où les normes sociales feraient advenir sans contrainte la « réalité » – ici, le corps généré/sexué – par la seule force des idées que l'on s'en fait. Dans cette perspective, les savoirs scientifiques ne seraient que des discours idéologiques, entièrement façonnés par les rapports de pouvoir, sans lien avec les réalités dont ils prétendent parler. Mais alors, que faire des connaissances produites par les sciences sans revenir à un réalisme naïf ou à un naturalisme essentialiste ? Le seul geste critique possible consiste-t-il à déconstruire les usages normatifs de ces savoirs, ou peut-on aussi les réinvestir autrement ? La performativité du genre se limite-t-elle à une assimilation de normes (par les vêtements, comportements, pratiques sociales) ou engage-t-elle aussi des transformations matérielles, physiologiques, corporelles ? Et quel type de matérialité est requis pour que le genre « prenne corps » ? La prise d'hormones relève-t-elle du même ordre performatif que l'usage d'un pronom ? Ou bien implique-t-elle une autre articulation entre matière, signification et pouvoir ?

L'histoire et la philosophie des sciences, et en particulier les approches féministes (Sandra Harding, Donna Haraway, Evelyn Fox Keller, Helen Longino, Lorraine Code), se sont emparées des enjeux plus spécifiquement épistémologiques, étudiant les conditions

de production des savoirs scientifiques tout en tenant compte des contextes sociaux, culturels et historiques dans lesquels ces savoirs émergent. L'enjeu est de remettre en question le réalisme naïf selon lequel les savoirs scientifiques seraient en adéquation avec une réalité immuable, et donc des vérités universelles et indiscutables, tout en évitant de tomber dans l'autre extrême, celui de l'antiréalisme scientifique, qui considère que les sciences ne seraient que des discours idéologiques sans rapport avec la réalité. Il s'agit de développer une compréhension plus fine et plus juste de la science, qui inclut des perspectives historiques, situées et pluralistes des savoirs, tout en maintenant des standards de véridiction¹. S'appuyant sur ces apports, les féministes néomatérialistes cherchent à établir un dialogue fécond avec les savoirs scientifiques – en premier lieu la biologie – pour montrer comment, depuis l'intérieur même de ces disciplines, il est possible d'ouvrir d'autres lectures et d'en contester les usages réductionnistes. Selon elles, renoncer à cet engagement avec les sciences reviendrait à abandonner le terrain aux discours réactionnaires qui les instrumentalisent pour fonder l'ordre social existant sur une prétendue nature qui justifierait et légitimerait des systèmes de domination.

En parallèle, les nouveaux matérialismes déplacent la réflexion du plan épistémologique vers le plan ontologique. Il ne s'agit plus seulement de se demander comment on connaît la réalité, mais ce qu'est cette réalité. Les féministes néomatérialistes révèlent une aporie constitutive des discours anti-essentialistes : en cherchant à déconstruire toute idée de substance fixe ou de fondement naturel, ces discours en viennent souvent, malgré eux, à présupposer et réactiver l'existence d'une réalité qui, loin d'être dissoute, réapparaît comme un résidu non interrogé, un *a priori* ontologique qui persiste en marge de leurs propres argumentaires. En repensant la matérialité comme un processus traversé de potentialités, les féministes néomatérialistes tentent de dépasser cette aporie. Dans cette perspective, le genre n'est ni une illusion discursive, ni une réalité biologique immuable,

1. Les travaux d'Helen Longino sont représentatifs en la matière. S'appuyant sur de nombreux exemples d'épistémologies locales (c'est-à-dire valables dans des contextes spécifiques) tirés de la biologie contemporaine, elle défend un réalisme pluraliste capable d'accepter l'existence de plusieurs descriptions vraies de la réalité tout en maintenant des critères de validité empirique capables de distinguer la connaissance de l'opinion et de l'erreur. Voir Helen Longino, *The Fate of Knowledge*, Princeton, Princeton University Press, 2002.

mais un agencement émergent, constamment reconfiguré par des forces matérielles, technologiques et sociales. Le sexe n'en est qu'une composante partielle, instable, changeante, lui-même différent à soi – ce que certaines appellent la différence sexuelle. L'enjeu devient alors de décrire un agencement dans son état présent, tout en sachant qu'il ne constitue qu'une configuration temporaire, qui varie selon les contextes et avec le temps.

LE «MATÉRIALISME MANQUÉ» DE JUDITH BUTLER

Dans son ouvrage *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du «sexe»*, Butler s'efforce de répondre à ces critiques en insistant sur la complexité des processus de matérialisation :

il doit être possible de reconnaître et d'affirmer tout un ensemble de «matérialités» qui se rapportent au corps, tout ce qui est signifié par les domaines de la biologie, de l'anatomie, de la physiologie, de la composition hormonale et chimique, de la maladie, de l'âge, du poids, du métabolisme, de la vie et de la mort¹.

La question n'est pas de nier ou de reconnaître ce genre de phénomènes, mais plutôt d'analyser la manière dont on les fait valoir précisément comme «matériels». Butler conçoit les corps comme des entités qui résultent de processus de matérialisation par lesquels les normes se stabilisent progressivement dans le temps, à travers la répétition de gestes, de pratiques, de discours. Pour Butler, les corps sont réellement faits de tout ce que les discours leur ont assigné, non seulement à l'échelle d'une vie individuelle, mais de génération en génération, couche par couche. Ce ne sont pas seulement des idées, mais aussi des pratiques, des institutions, des habitudes qui finissent par paraître sans âge, de sorte que le corps se constitue comme cette

1. Judith Butler, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du «sexe»*, trad. Charlotte Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 2009, p. 108.

épaisseur matérielle tout à fait réelle bien que sa nature soit essentiellement discursive.

Butler se défend de tomber dans un déterminisme social strict. S'il affirme bien que les normes sociales précèdent les corps et les constituent en tant que tels, il est dans leur nature même d'échouer à les établir comme des entités déterminées. En effet, les normes sont de nature *itérative*, c'est-à-dire qu'elles ont besoin d'être répétées inlassablement pour être performées. Personne n'incarne parfaitement son genre, et encore moins à chaque seconde de sa vie. Il y a sans cesse des petits décalages, des ratages, des écarts à la norme – quelque chose qui échappe. C'est ainsi que s'ouvrent en même temps des possibilités toujours nouvelles de subversion ou de redéfinition des normes. Il y a donc de la contingence et du devenir intrinsèque au fonctionnement de la norme. Mais si les corps ne sont pas de simples surfaces d'inscription des normes, ce n'est pas tant parce qu'ils leur opposeraient une résistance propre, leur propre matérialité, leurs propres normes, disons. Non, c'est tout simplement parce que c'est dans la nature même de la norme que d'échouer. Même ce qui pourrait apparaître comme un dehors constitutif ou une extériorité radicale est l'effet même d'une norme, construit comme tel par un champ social, comme ce qui est « forclos » de la signification dans un contexte donné mais qui change en fonction des contextes et à travers l'histoire¹. D'où le jeu de mots avec « *matter*² », qui signifie en anglais aussi bien ce qui est matériel que ce qui compte, ou importe, c'est-à-dire ce qui est doté d'une valeur ou d'une signification (y compris, et surtout, sous la forme de son exclusion).

C'est pourquoi la réponse de Butler n'a pas pleinement convaincu ses critiques. Même si on admet que le corps, pour Butler, n'est pas qu'un substrat inerte sur lequel viendraient s'inscrire les normes, qu'il est dynamique par la manière même dont les normes échouent à se stabiliser, on continue de lui reprocher de ne pas accorder suffisamment de place au rôle actif du corps dans la production de ces normes. Ironiquement, ce dernier reste relativement assimilable à une sorte de matière passive, vierge, muette, à laquelle les normes donnent forme. Au fond, Butler reconduit involontairement une conception traditionnelle de la matière comme lieu de l'hétéronomie : pour faire

1. Voir chap. « Polémique sur le réel » in Judith Butler, *Ces corps qui comptent*, op. cit.

2. Voir « Note sur les traductions » dans la présente anthologie.

place à la « matière » dans son dispositif théorique, iel ne trouve rien de mieux que d'en faire le lieu de l'échec nécessaire des normes. Mais ce faisant, que fait-iel, sinon reprendre une ancienne définition de la matière comme élément certes indispensable et indépassable mais lieu de l'opacité, de l'indétermination, du reste-à-penser ? De plus, comme iel insiste sur le fait que cet échec de la symbolisation est intrinsèque au mécanisme même de la symbolisation, celui-ci suscitant pour ainsi dire son propre obstacle, iel met toute l'initiative du côté du symbolique, de sorte que la matière trouve son principe ailleurs qu'en elle-même.

Ce paradoxe est d'autant plus frappant que Butler, à l'instar de nombreuses théoriciennes féministes, reprend à son compte la critique du schème hylémorphique, c'est-à-dire de l'opposition entre forme active et matière passive, que Luce Irigaray avait identifiée comme une transposition de l'opposition masculin/féminin. Ces oppositions appartiennent à une série de binarismes conceptuels – actif/passif, culture/nature, esprit/corps, etc. – qui structure la métaphysique occidentale, où l'un des deux termes est systématiquement dévalorisé au profit de l'autre. Une position féministe consisterait à déconstruire ces dualismes non pas en inversant les termes de la hiérarchie – valorisant le féminin contre le masculin, la matière contre la forme, la nature contre la culture, etc. –, mais en faisant dérailler la logique même du système binaire pour en révéler l'instabilité, la porosité, l'indécidabilité. C'est là que se situerait la limite du matérialisme butlérien : en reconduisant, même involontairement, une conception de la matière comme reste de la normativité symbolique, Butler ne parvient pas à penser la matérialité du corps comme force constitutive des formes sociales. Ce que l'on a appelé son « matérialisme manqué » tiendrait donc à cette difficulté à reconnaître à la matière – et en particulier au corps – une capacité d'agir autonome, une participation au symbolique, une implication dans la fabrique du social. Ainsi, ce que proposent les féministes néomatérialistes est de rendre pensable une matière *active* et donc de subvertir la chaîne d'associations binaires.

Cette critique adressée à Butler n'a toutefois pas fait consensus au sein même du féminisme. Dans une réponse célèbre¹, Sara

1. Sara Ahmed, « Imaginary Prohibitions: Some Preliminary Remarks on the Founding Gestures of the "New Materialism" », *European Journal of Women's Studies*, vol. 15, n° 1, 2008, p. 23-39.